

*Deux journaux collectifs*  
par Anna et Thalia

Ethnographie: Une attention aux mots. À ce qui se dit dans le moment. Plutôt que des réflexions philosophiques. Observations de tous les jours. Une archive du rythme des jours passés ici.

*journal collectif #1*

## **Dimanche 20 octobre 2024**

Marie nous conduit au Four à pain. Elle dit qu'elle observe les rebords de la route, sa périphérie, pour éviter de heurter les animaux qui pourraient s'y jeter. Que signifie regarder la périphérie? Un geste d'attention?

La lune nous suit. Ou peut-être que c'est nous qui la suivons.

On mange ensemble. On écoute les histoires de la maison. Le parquet de bois est brun foncé, il est peint de rayures et de tourbillons - les signes de mouvements passés, gravés dans le sol. Lors de sa précédente vie, le parquet était une scène de danse. Les planches de bois ont été transportées de ville en ville, séparées puis assemblées de nouveau. En observant le parquet, on peut entendre des rythmes.

Plus tard, l'histoire d'une femme qui dessine le passé avec son corps. Elle trace les contours des tables et des chaises, montre où se trouvait le vieux four, l'ancien mur.

On écrit une scène. Un corps réveillant le passé par une danse.

**Lundi 21 octobre 2024**

Dans un champ, près de Niveliers.

Entourées de gris, de vert, et de vent.

On danse, on se passe une danse. On tient une poignée de paille dans ses mains.

On chante presque la même note et dans l'air, tout autour de soi, on entend un frottement.

Comme un fil qui vibre dans le vent.



**Mardi 22 octobre 2024**

Pendant notre marche.

“J’aime le son de ce chemin”

“C’est comme si on sonnait le chemin”

Les branches gris pâle du buisson ressemblent à des échines dorsales de danseur·euses.

Un arbre solitaire au sommet de la colline. Juste un arbre solitaire et beaucoup de vert.



On revoit l’arbre le soir. Sur un écran, dans un film. Un clin d’œil de Kiarostami.

On mange une dernière mûre du buisson. Pour transporter le goût à la maison.

Anna avance avec sa caméra posée sur sa tête.

“C'est trop lourd pour ma main.”

“Lourd comment, à ton avis.”

“Probablement 500g.”

“Comme un sac de farine. Ou une canette de pois chiches.”

Les chiens aboient en nous sentant. De loin on croirait entendre de vieux monsieurs.

On entend les brebis au loin. Les collines transportent leurs paroles. On transporte cette marche dans notre ventre.

Marie plaisante, “J'ai commandé du brouillard. De la pluie. J'ai commandé des cerfs mais ils ne sont pas arrivés.”

David: “Et un sanglier?”

Marie: “Non. J'ai pas commandé de sanglier. Voiture contre sanglier et c'est le sanglier qui gagne.”



On traverse un village. "On y est! Voici l'école. La piscine. L'épicerie. Là, il y a le pressing. La buanderie. Ça y est, vous avez tout vu !"

Gargantua a égaré sa chaussure ici. Comme Cendrillon. Mais un peu moins délicat.

**Mercredi 23 octobre 2024**

Si la grange était un organisme vivant alors le feu serait son cœur et les brebis son passé, ses ancêtres. Nous, on ne fait que visiter la grange. On est de passage. Deux brebis égarées dans une grange. On arrive bien trop tard pour rencontrer les autres. On ne peut que les imaginer.





**Jeudi 24 octobre 2024**

On se rend au point de vue. On roule vite, on a le vent dans les oreilles. Avec les vélos électriques, aucun effort n'est requis.

"J'ai besoin de rien faire !" s'exclame Anna.

On chante Jonas Mekas, "Je ne cherche rien ! Je suis heureux !"



On salue les chevaux. Ils sont en train de lécher un bloc de sel. Et si les humains léchaient du sel ensemble? Et si on saluait en frottant nos têtes les unes contre les autres?

On s'est retrouvées dans un paysage avec très peu de gens et ça nous rend heureuses. C'est comme ça qu'on recueille nos aspirations.

*Plus tard dans la journée, une rencontre avec Julian*

“Écrire un scénario n'est jamais du temps perdu. La complexité et l'instabilité peuvent vous mener quelque part. Même si vous arrivez à un résultat simple au terme d'un processus complexe.”

Qu'est-ce que ça change si cette fiction est ici ou là ou là ou là ?

**Dimanche 27 octobre 2024**

“On était pas censées aller par là?” dit Anna quand on arrive à l'embranchement.

“Qu'est-ce que tu veux dire?”

“On aurait dit que tu allais continuer tout droit.” répond Anna

“On avait prévu de prendre un chemin en particulier?”

On aurait dit une phrase tout droit sortie d'un conte de fées.

On se rend à Anilhac. Les maisons sont belles. On a salué la montagne et ses esprits, comme on l'avait vu dans le film de Kiarostami.

On boit de l'eau chaude dans laquelle on a placé une branche de romarin.  
On l'a cueillie dans le jardin avant que la nuit ne tombe.

*journal collectif #2*

Samedi 18 janvier 2025



“Le ciel est bleu! Cinglant comme une gifle!”

### **Dimanche 19 janvier 2025**

Timothée toque à la fenêtre.

Il pose son menton dans la paume de sa main, nous parle du livre qu'il est en train de lire.

(On se demande comment il dira au revoir)

Quelques instants plus tard, il se dirige vers la porte, sans un mot.

Plus loin, sur la route, il se retourne, nous fait signe de la main et s'en va en courant.

### **Samedi 21 janvier 2025**

On assemble des images. Une scène où l'on discute avec Elka, dans la montagne:

“Comment est-ce que tu as découvert cet endroit?”

“Hmmm j'ai tendance à grimper partout... parfois je tombe sur des choses chouettes... parfois des choses pas si chouettes: une fois, j'ai trouvé un frigo. Un frigo abandonné dans la forêt.”

“Il y avait quelque chose à l'intérieur?”

“Non non! *Heureusement.*”

On a beaucoup ri ce soir-là.

### **Mercredi 22 janvier 2025**

*Dans l'après-midi, une rencontre avec Julian*

“Quand l'inquiétude pointe le bout de son nez, continuez.”

“Suivez vos intuitions.”

“Quelle est la colle de ce film? Quelle est sa formule magique?”

“Une fois assemblés, les fragments auront quelque chose à dire.”

On passe du temps à regarder les photos de Marie Hoeg:



**Vendredi 24 janvier 2025**

« Souvent on s'inspire de ce qu'on a vécu pour écrire. Pour une fois ç'avait été le contraire : je m'étais inspiré de ce que j'avais écrit pour vivre. »

- Sylvain Prudhomme, dans *Coyote*, (emprunté dans la bibliothèque magique de Marie)

« Tous les matins nous sommes informés des nouvelles du globe. Et pourtant nous sommes pauvres en histoires curieuses. La raison en est que nul événement ne nous atteint que tout imprégné déjà d'explications. En d'autres termes: dans les événements presque rien ne profite à la narration, presque tout profite à l'information. Car c'est le fait du narrateur né que de débarasser une histoire, lorsqu'il la raconte, de toute explication. [...] L'extraordinaire, le merveilleux, on le raconte avec la plus grande précision, mais on n'impose pas au lecteur l'enchaînement psychologique des événements. On le laisse libre d'interpréter la chose comme il l'entend, et ainsi le récit est doué d'une amplitude qui fait défaut à l'information. »

- Walter Benjamin, *Le Narrateur*



**Samedi 25 janvier 2025**

On reconnaît la température d'un endroit à celle de nos mains. Elles ne sont pas transies de froid ici. À Coustouges, on avait du mal à plier ses doigts.



Les matins, on ne parle pas. On réveille le feu, on le nourrit. On observe la lumière changer, on sent nos corps se réchauffer. Le ventre d'abord. Puis le cou, les jambes et enfin le bout des doigts et des oreilles. On partage un sourire et un café. On s'assoit à la grande table de bois pour se plonger dans les images qui dansent dans nos têtes. Il faut les apprivoiser, les faire changer de forme. Les mots deviennent des images, les images des sons, les sons des idées. Et ça continue. C'est fou comme on travaille mieux, au chaud.

On marche à reculons et on voit le paysage, vaste, tout autour de nous.

Anna s'arrête et cette halte m'ouvre les yeux.

On voit le village. On pourrait croire qu'on regarde les images d'un film. Mais certaines images ne peuvent entrer dans un cadre. L'arbre dansant, on le sait, ne pourrait pas danser en image. On peut reconnaître l'arbre qui danse à sa façon d'incliner ses branches: si on les observe bien, on peut les voir grandir.

On voulait échapper à nos pensées, alors on a écouté les choses proches et les choses moins proches.

On remarque que le vent, quand il passe près de nos oreilles, fait le même son que le vent capté dans un microphone.

Le temps se transforme, quand on marche.

Quand on parle, le temps fond, il brûle.

Quand on se tait, il s'écoule.

En écoutant autrement, on a pu entendre. Et voir. Tout ce qu'on avait été incapables de remarquer. Une plante rouge. Un bourgeon rouge. Un champignon qui avait la texture de l'eau.

“C'est relaxant de parler moins.”

**Lundi 27 janvier 2025**

Combien de brebis ont respiré l'air de la grange avant nous? Camille nous dit pendant notre réunion zoom qu'on dirait qu'on vit dans une grotte. On aime l'idée de vivre dans une grotte, entourées de fantômes de brebis... Alors, on écrit des scènes. Si on tend l'oreille, les brebis nous soufflent les paroles. Les fragments se ressemblent, s'assemblent, se rassemblent, se désagrègent. Nos fictions deviennent frictions. On tâtonne, on erre. Souvent, on se perd. Heureusement qu'on entend les brebis.

**Mardi 28 janvier 2025**

On termine le cinquième chapitre de Jonas Mekas.

“Il nous reste encore quatre heures?”

“Non non ! On a vu presque deux heures. Ça veut dire qu’il ne nous reste plus que trois heures!”

“*Que* trois heures...! Ha ha !”



**Mardi 28 janvier 2025**

Tout ce rouge autour de nous.

Les instants ressemblent à des scènes.

Les films à des arbres.

Des arbres avec leurs branches de possibilités et de significations.

On prend soin de notre arbre.

